

Françoise Dubost-Luciani

AU FESTIN : LA TENDRESSE



Illustration : Anne Luciani

Chapitre 1

La veille de l'arrivée du Prince, Bénigne et moi étions allées nous promener le long de la rivière. L'été s'achevait. Le vent froissait l'eau qu'un nuage attardé moirait de violet. Nous marchions bras dessus, bras dessous, comme toujours. Rapidement. Je ne sais pourquoi nous avons adopté ce rythme. Peut-être pressentions-nous que le temps nous était compté.

- Comment crois-tu qu'il sera ? avait demandé Bénigne.

J'avais hoché la tête sans répondre. L'avenir me terrifiait trop pour que je me risque à de telles prédictions. Et de toute façon, nous n'attendions rien de cet étranger qui allait faire irruption dans notre vie. Le docteur Barbe, Bénigne, Jean-Marc, Marienka et moi formions désormais une famille insolite, mais rassurante où chacun de nous avait trouvé sa place. Après m'être réfugiée dans l'imaginaire pendant tant d'années, j'avais timidement commencé à vivre au présent.

J'étais arrivée chez le docteur Barbe six mois auparavant sur la foi d'une petite annonce dont le libellé fantaisiste m'avait invinciblement attirée. À l'époque, je recherchais un emploi sans trop de conviction, hésitant à basculer dans la marginalité de ceux qui rompent brusquement avec un passé sans histoires. À vrai dire, mon passé pouvait difficilement être qualifié de serein, mais, pendant près de trente ans, j'avais mené la vie relativement conventionnelle d'une femme de haut fonctionnaire, mère de famille nombreuse de surcroît.

Le docteur Barbe m'avait fait rentrer dans la galerie, là où sa mère avait reçu ses fermiers. Assis face à face sur des bergères de

velours d'un vermillon terni par les ans et la poussière, nous nous étions dévisagés un moment sans rien dire. Comme à l'habitude, je réagissais en fonction de mon interlocuteur. La réserve de mon vis à vis me paralysait. Je le devinais hésitant, timoré. L'irruption brutale de Marienka avait mis fin à un silence qui commençait à devenir embarrassant. Les enfants et les animaux partagent ce curieux pouvoir de délier les langues. Quelques minutes avaient suffi pour nous découvrir des affinités, soupçonner de communes blessures. À la gêne des premiers instants avait succédé une sympathie qui nous donnait l'impression d'être des amis d'enfance. À l'issue de cet entretien, j'avais été promue directrice de la maison de repos qu'il se proposait d'ouvrir sur la suggestion de Marienka.

Ce projet ne m'avait pas paru particulièrement saugrenu malgré le délabrement des lieux. J'ignorais qu'il n'était encore qu'à l'état embryonnaire et qu'en fait, le docteur Barbe comptait entièrement sur moi pour le mettre sur pied. Ne le connaissant pas encore, je ne pouvais pas non plus imaginer qu'il s'était lancé tête baissée dans l'aventure, non seulement sans conseil autorisé, mais sans le moindre appui bancaire, et, bien sûr, sans capital, quel qu'il soit. À dire vrai, ses espoirs de revenus étaient justement basés sur la réussite de l'entreprise.

En dépit de la tâche impossible qui m'était assignée, j'étais restée. D'ailleurs, il était trop tard pour revenir en arrière. Je me voyais mal rentrant chez moi, tête basse, comme une adolescente après une fugue ratée. Bénigne, recrutée comme infirmière, était arrivée le lendemain, ayant, depuis quelques années déjà, sauté, bon gré mal gré, le pas que j'avais si longtemps hésité à franchir.

Comme il fallait s'y attendre, la maison de repos avait été un fiasco. Nos efforts conjugués en avaient permis l'ouverture sans trop d'entorses à la légalité, mais toutes les ressources de notre ingéniosité n'avaient pu en assurer le succès. Une publicité prudente nous avait amené cinq pensionnaires. Je n'avais pas osé en espérer autant. Deux d'entre eux étaient repartis vingt-quatre

Chapitre 5

Le docteur Barbe paya ses impôts. Avec le reste de l'argent, il acheta une tronçonneuse sur les conseils du Prince : il nous fallait du bois pour l'hiver qui était à nos portes. L'antiquaire parisien vint nous faire une visite de courtoisie et repartit avec deux aiguières d'argent du XVIIe. Nous avons maintenant de quoi agrémenter les potirons dont Piquois se payait une bonne conscience en nous en apportant presque quotidiennement les plus gros spécimens. « Heureusement que nous avons la tronçonneuse ! » avait soupiré Bénigne.

Jean-Marc s'attachait à mes pas. Bénigne l'avait éclipsé, moi je l'avais mis en valeur. Sans aucun calcul. Il m'embrassait avec exubérance, m'attirant contre lui, me drapant dans la cape doublée de fourrure dont il s'enveloppait depuis les premiers froids. « Ma choute, que fais-tu ce matin ? Emmène-moi ! »

Le Prince s'était offert pour couper du bois. Apparemment, l'inspiration continuait à se refuser à lui. Je suggérai à Jean-Marc d'aller l'aider. Il accepta sans enthousiasme.

- Horriblement dangereux les tronçonneuses, ma choute. Combien d'hommes sont partis, tous leurs membres intacts, et sont revenus manchots, unijambistes, voire, comme saint Denis, portant leur tête sous le bras. Enfin, je suppose que tu as raison. Nous ne pouvons décemment pas laisser ce pauvre Paul faire tout seul cette besogne de forçat. Il peut avoir besoin de nous, ne serait-ce que pour recueillir ses dernières volontés.

Désormais, chaque matin, tandis que Bénigne s'affairait dans la cuisine, s'interrompant de temps à autre pour jeter un coup d'œil sur le cahier jonché de miettes où Marienka rédigeait ses devoirs du jour, le Prince, Jean-Marc et moi nous rendions de conserve dans le petit bois aux confins de la propriété. Le Prince portait la tronçonneuse avec une désinvolture patricienne, vêtu d'une tunique marron gansée de soie. Jean-Marc avait troqué sa cape de condottiere contre une tenue de cheval, portant un pull à col roulé blanc emprunté à Bénigne, sous sa veste de Harris tweed. Follement beau. Il jouait les gentlemen-farmers de façon plus convaincante que les supporters de football.

Le Prince mettait en marche la tronçonneuse qu'il manipulait avec la précision d'un bûcheron professionnel. Comme s'il avait passé sa vie à scier des arbres. Fonctionnaire, il aurait obtenu des notes exemplaires.

N'ayant jamais fourni que de médiocres prestations dans la plupart des domaines, j'admirais. Incapable, en dépit de son nouvel emploi, de manier le moindre instrument, redoutant par ailleurs une éventuelle mutilation, Jean-Marc se contentait comme moi de rôles subalternes. Nous soutenions, déplaçons, mettions en tas avec diligence. Le Prince ménageait son approbation, se montrait sévère à l'occasion. Avec Jean-Marc, pas avec moi.

- Avance un peu, voyons ! Pourquoi te tiens-tu à trois mètres. On dirait que tu as peur que cela te saute dessus.

Jean-Marc se prenant au jeu affichait un air contrit. De gentilhomme campagnard, il se muait en valet de ferme, prenant peut-être un plaisir subtil à cette dépendance. Avec moi, le Prince se montrait protecteur, mais sans indulgence.

- Si tu restes là, tu me gêneras et je risque de te faire mal. Passe derrière moi.

Je les laissais pour partir chez mon psychiatre. Seule. À bicyclette. Le vent glaçant mes genoux mal protégés par mes bas de tulle.

- Tu es sûre que tu ne veux pas que je t'emmène ? demandait le Prince sans conviction. Je secouais la tête en riant, m'exaltant de mon sacrifice. « J'ai besoin d'exercice : je grossis ». C'était vrai. Trop de champagne.

Ce qui m'importait, c'est qu'il soit heureux. Mon bonheur passait à travers lui. Ou ce feint détachement était-il de la lucidité ? Avais-je peur de sortir de mon rôle d'Amie ? À force d'être duelle, je ne savais plus très bien ce que j'étais. Tellement Jean-Marc...

Je ne redevenais moi-même que chez mon psychiatre. Je le haïssais : d'avoir les cheveux gris soigneusement plaqués contre son crâne, le cou sanglé dans un col à baleines que la cravate serrait encore. Je le détestais pour son parfum, son complet bien coupé, ses tapis persans, son indifférence ennuyée. Pourquoi ne portait-il pas une tunique découvrant un cou nu jaillissant d'un pull duveteux porté à même la peau ? Pourquoi ne me donnait-il pas des ordres ? Pourquoi n'exigeait-il pas ? Maintenant, je le haïssais même trop pour lui parler du Prince. Pendant de longues minutes, je me cantonnais dans un silence hostile, attendant qu'il cède, qu'il réclame. J'avais envie d'être grossière, de l'insulter, de lui jeter à la face des mots qui tenteraient de lui faire mal, ou du moins de transpercer sa carapace. Et c'est moi qui capitulais. Par lassitude. Par politesse aussi : de peur qu'il ne s'ennuie. Mon éducation m'avait laissé ces scrupules d'un autre âge.

- Jean-Marc m'appelle "ma choute".

Je me trahissais sans le savoir.

- Qui est Jean-Marc ?

Je lui parlais de Jean-Marc comme je lui avais parlé du Prince. Par gloriole. De Jean-Marc qui, lui, me prodiguait des mots tendres. Qui m'enveloppait dans les plis de sa cape et me serrait contre lui. Mon psychiatre gardait les yeux fixés sur un cendrier de cristal, comme s'il voulait à tout prix éviter mon regard. Tout au milieu de la pièce il y avait une colonne. Phallique. Obscène

parce qu'inutile. La pièce était plongée dans une demi-pénombre. Moi qui n'aimais que la lumière, ou l'ombre rayonnante de la forêt.

Dans le bois aux confins du parc, les feuilles mortes gisaient sur le sol détrempe. Les troncs noirâtres gluants d'humidité étaient hérissés de branches, dépouillées comme des fouets. À l'horizon du ciel laiteux, des nuages opaques s'étiraient en lambeaux sulfureux. Le Prince, Jean-Marc et moi étions seuls sur une autre planète. Proches. Des exilés soudain unis par la découverte d'une commune origine.

La première fois que Jean-Marc appela le Prince "mon chou", celui-ci le reçut comme une caresse brutale. Pour Jean-Marc, cela ne voulait rien dire. Il lui arrivait de s'adresser ainsi à Piquois, provoquant chez cet être un peu fruste un ahurissement compréhensible. Mais le Prince en fut bouleversé, même s'il n'en laissa rien paraître. Il tourna vers Jean-Marc un visage limpide qui était une offrande et j'en fus déchirée. L'idée qu'il puisse souffrir un jour m'était insupportable et je ne savais que trop qu'il paierait tôt ou tard ce moment de joie intense, que cette chaleur qui s'irradiait en lui finirait par le brûler. Il était trop désarmé ; dépourvu de cette armure que je m'étais forgée au fil des ans. J'avais eu le temps, tout le temps. Pas lui. En de tels instants, j'aurais voulu échanger sa chair contre la mienne ; attirer à moi tout ce qui pouvait le blesser, ne laissant que la fragile corolle de cette joie virginale comme une aurore.

En toute innocence, cette fois, Jean-Marc jouait à être lui-même, cherchant à se trouver sans y parvenir, essayant de dépouiller les strates qu'avaient laissées des années de simulacre, s'embrouillant, se désespérant, se reprenant à jouer un rôle, jamais le même, qui pour quelque temps lui donnait un répit. L'intérêt qu'il suscitait et que, malgré l'extrême réserve du Prince, il ressentait par tous les pores, provoquait chez lui une sorte de frénésie. Il devint fantasque jusqu'à l'extravagance avec des crises de mélancolie présentant toutes les apparences de l'authenticité.

- Ça ne va pas, mon petit ? s'inquiétait le docteur Barbe qui l'entraînait dans son cabinet pour prendre sa tension. L'air dolent, Jean-Marc relevait la manche du pull de Bénigne qu'il s'était définitivement approprié et se laissait aller contre le dossier du fauteuil, les yeux mi-clos.

- Treize sept, grommelait le docteur Barbe, qui l'avait généralement examiné quelques heures auparavant. Tu n'as rien du tout ! Tu as vraiment besoin de tirer une tronche pareille ?

Jean-Marc bondissait sur ses pieds, enfilait sa veste de Harris tweed.

- Je n'ai rien ! Je suis guéri ! Un miracle !

Il me soulevait de terre, m'embrassait avec transport. « Ma choute, que c'est bon, que c'est bon d'être en vie ! » Le Prince évitait le spectacle de ces mômèries, d'autant que lui n'avait pas droit aux osculations propitiatoires.

Lorsque je ne me rendais pas chez mon psychiatre, nous rentrions ensemble quand la nuit commençait à tomber laissant à Piquois le soin de rapporter les bûches avec son tracteur. La cuisine rose avait été restaurée. Il faisait bon autour de la table ronde qui nous faisait maintenant si proches les uns des autres maintenant que nous étions six. Nous attaquions les toasts préparés par Bénigne et couverts d'un torchon dans le vain espoir de les tenir chauds et à l'abri des incursions de Marienka.

La bouilloire d'émail qui nous servait de théière circulait. Marienka buvait du chocolat qu'elle confectionnait à sa façon : une demi-tasse de cacao délayée dans quelques cuillerées de lait. Les yeux luisants de gourmandise, elle trempait des tartines dégoulinant de confiture de fraise dans ce mélange écœurant. Jean-Marc la contemplait d'un air incrédule.

- Misérable enfant, surveille ta ligne. Veux-tu vraiment être obèse avant de t'être trouvé un mari ?

mes bras le corps déformé et bercé la femme contre moi, mêlant mes larmes aux siennes.

Je rejoignis Jean-Marc au Conti. Comme malgré moi, je lui rapportai l'histoire. Jean-Marc réagit avec sa sensibilité d'acteur. Les sentiments des personnages que je lui décrivais se reflétaient sur son visage. Je le sentais ému. Le Prince n'aurait pas compris : « Un bonhomme qui peint des croûtes, une vieille qui te raconte sa vie : et alors ? Il n'y a pas de quoi faire un fromage ! » Il pouvait se montrer étrangement dur. La médiocrité ne l'intéressait pas. Comment aurais-je pu lui expliquer la poignante dignité qui émanait du vieil homme et qui m'avait broyé le cœur sans que je sache pourquoi et cette fierté qu'ils avaient l'un de l'autre. « C'est une artiste », avait dit le petit homme en parlant de sa femme ; et lorsque cette dernière m'avait reconduite jusqu'à la porte, elle avait tendu un doigt en direction de l'appentis. « E un gran artista ! », avait-elle murmuré.

Je dépeignis à Jean-Marc la salle à manger encombrée, avec son odeur d'encaustique et les relents de soupe filtrant sous la porte de la cuisine. Il eut un rire sans gaieté : « Ne dis plus rien, ma choute : il y a un aspidistra devant la fenêtre, une jardinière de faïence avec deux vases assortis sur la cheminée et... attends... un carillon de Westminster accroché au mur sur la tapisserie à fleurs ». Il avait fermé les yeux. Il les rouvrit et grimâça un sourire : « Ma grand-mère aux macarons, ma choute. Sinistre ! Pas étonnant que la pauvre gamine soit partie. » « C'est ce que tu as fait, Jean-Marc ? » Jean-Marc poussa un long soupir et posa un doigt sur mes lèvres. « Oui, ma choute, mais je n'en avais jamais parlé à personne auparavant, je préfère oublier ».

La nuit était tombée lorsque nous sortîmes de la brasserie. Le froid nous saisit brutalement. La chaussée était recouverte de verglas qui luisait sous l'éclairage glauque des réverbères. À la sortie de la ville, nous aperçûmes une motocyclette renversée sur le bord de la route. Qui avait pu avoir l'idée de sortir à moto par

un temps pareil ? Quelqu'un était agenouillé devant un corps allongé. Jean-Marc s'arrêta sur le bas-côté et descendit de voiture, tandis que je restais rivée à mon siège, paralysée. Quelques secondes plus tard, Jean-Marc rouvrit la portière et éteignit le moteur.

- Quelqu'un est parti téléphoner, mais il n'y a déjà plus rien à faire, ma choute : il est mort. C'est un gamin : il ne doit pas avoir plus de seize ans. Il a dérapé sur le verglas et son rétroviseur a dû lui trancher la carotide. Il n'a plus une goutte de sang dans les veines. Je prends le vieux plaid pour le couvrir.

Je sortis à mon tour et rejoignis Jean-Marc qui fouillait dans son coffre. Un mot remontait du tréfonds de ma mémoire : "aserrin". Je répétais sans comprendre "aserrin", puis je me mis à trembler. « De la sciure, Jean-Marc, ils vont mettre de la sciure, sur le sang. » Jean-Marc se redressa et me regarda, surpris. Puis il haussa légèrement les épaules. « Avec ce froid, ce ne sera pas la peine, il est déjà gelé ». Il alla recouvrir le cadavre avec des gestes tendres, comme on borde un enfant puis il revint vers moi. « Il y a dix minutes à peine, tout chaud dans le corps de ce gosse et maintenant, une flaque de glace sur la route. »

Une voiture de police arriva, gyrophares allumés, précédant une ambulance. Des hommes descendirent en courant, manquant de glisser, dans leur précipitation. Un policier en uniforme s'avança vers nous, carnet en main. Sur sa demande, nous déclinâmes notre identité. Jean-Marc avait entouré mes épaules de son bras et il nous regarda d'un air soupçonneux. Visiblement, le nom de Jean-Marc ne lui avait produit aucun effet. Il nous laissa partir à regret après qu'un témoin eut corroboré notre déposition.

Dans la voiture, je me remis à trembler. « Tu as froid, ma choute ? » Jean-Marc qui s'apprêtait à démarrer se tourna vers moi et prit mes mains dans les siennes.

- Jean-Marc, dis-je, je crois que j'ai tué quelqu'un quand j'étais enfant.

Il se mit à me frictionner les mains comme s'il cherchait à me ranimer.

- Absurde, ma choute ! Tu t'en souviendrais.

- Pas forcément, Jean-Marc. Je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passé avant la mort de ma mère si ce n'est des images isolées, des impressions, des phrases. C'est comme si j'avais voulu tout effacer de ma mémoire parce que cela m'arrangeait. Cela s'appelle "scotomiser" je crois : laisser dans l'ombre. Pour moi, la vie a commencé après la mort de ma mère, quand j'ai quitté ma maison pour aller habiter chez ses parents. Mais ce soir, il y a eu cette femme. Elle était espagnole, comme mon père. J'ai fait de l'espagnol en classe, mais je n'avais pas parlé espagnol depuis que j'ai fini mes études. Pendant que tu étais dehors, tout à l'heure, j'ai vu la flaque de sang et j'ai tout de suite pensé à un mot : aserrin. Je ne me souviens pas l'avoir utilisé ou même appris auparavant, pourtant je sais que cela veut dire sciure. Tu te rappelles cette grande pièce dont je vous avais parlé à toi et à Paul. Je voyais de la sciure au milieu, et maintenant je crois qu'on l'y avait mise à cause du sang... et ce sang...

Jean-Marc m'enveloppa de ses bras et me serra contre lui. Je sentis l'odeur de son parfum, j'étais pénétrée de sa chaleur. J'aurais voulu entrer en lui m'y cacher, comme un fœtus dans le ventre de sa mère, m'annihiler en lui.

Nous parcourûmes en silence les cinq kilomètres qui nous séparaient du village. La route sinueuse était verglacée et Jean-Marc conduisait lentement, le regard fixe. Dans le chemin forestier menant à la maison, je l'entendis grommeler : « le petit con ! » Il semblait avoir oublié mes confidences. C'était mieux ainsi : j'en avais déjà trop dit. Il stoppa devant le portail béant comme s'il ne pouvait se résoudre à en franchir le seuil et se tourna vers moi. « Tu sais ce que va dire Paul, ma choute ? » Eh

bien, ton gosse ne l'a pas volé ! On n'a pas idée de se promener à moto quand il gèle à pierre fendre ! » Je baissai la tête, me rappelant la première pensée qui m'était venue à l'esprit en voyant la motocyclette renversée. « Et il aura raison ! » Jean-Marc criait presque. Je ne l'avais encore jamais vu en colère, une véritable rage. « On ne va pas se faire tuer bêtement quand on est beau et qu'on a toute la vie devant soi ! » et il ajouta, soudain calmé. « Car il était beau, ce petit con ! » L'espace d'une seconde, son visage se crispa. « Il était si jeune ! »

Il franchit le portail. Le garage était également resté ouvert. Il s'y engouffra, coupa le contact d'un geste brusque et éteignit les phares. L'obscurité se fit. Des ténèbres de fin du monde. Nous sortîmes de la voiture et, après avoir refermé les vantaux vermoulus, nous nous dirigeâmes vers le portail. Impulsivement, je lui pris la main. « Tu es un type bien, Jean-Marc ! » Je ne sais pas pourquoi j'avais dit cela. C'était le genre de remarque que le Prince aurait détesté. « Quel est le contraire d'un type bien ? » aurait-il riposté. Nous conjuguâmes nos efforts pour fermer le portail aux ferrures rouillées. Puis nous traversâmes la cour, main dans la main. Le grand salon donnait sur le parc ; d'où nous étions, la maison aux volets clos semblait inhabitée. Devant la porte, Jean-Marc s'arrêta et me fit face.

- Tu sais, ma choute, à quoi je pensais en recouvrant ce pauvre mioche ? Je me disais que demain je reverrais le soleil, que Paul m'apporterait mon petit-déjeuner, que ce soir nous serions ensemble à écouter de la musique. Et j'étais soulagé, ma choute, oh, tu ne peux pas savoir combien, que ce soit ce malheureux gamin qui soit là, étendu sur la route, avec son sang gelé à côté de lui, et que moi je sois vivant, avec mon corps tout chaud et ma gueule intacte.

Il ouvrit la porte et s'effaça pour me laisser passer. Le vestibule sentait la cannelle. Un bruit de voix venait du grand salon. Après le froid du dehors, même le vestibule avec ses quatorze degrés était un havre de chaleur. La lampe sur l'appui de la fenêtre

Au festin : la tendresse

dispensait une lumière douce, et le docteur Barbe jouait du Mozart.

Six personnes blessées par la vie se retrouvent plus ou moins fortuitement dans le château du docteur Barbe qui, pour des raisons financières, a cherché à le convertir en maison de repos. Il y a Jean-Marc, acteur jadis célèbre, le Prince renié par sa famille en raison de son homosexualité, Bénigne chassée de chez elle par son mari pour avoir donné naissance à un enfant handicapé, Laurence, la narratrice qui a quitté mari et enfants pour échapper à une existence qu'elle ne pouvait plus supporter, et Marienka mystérieuse petite fille recueillie par le Docteur Barbe. Des liens se nouent, de plus en plus forts au fil des jours, jusqu'à ce que survienne l'intruse qui va briser le paradis éphémère que leur mutuelle tendresse avait créé.

Grâce à son art consommé du mystère, servi par une écriture brillante, l'auteur nous propose un roman remarquable grâce à son originalité, son style et le caractère bien trempé des personnages.

Un lumineux kaléidoscope de la fragilité humaine tient le lecteur en haleine grâce à une trame narrative totalement maîtrisée. De superbes portraits et descriptions. Porté par la narration j'attendais la chute du rideau et je n'ai pas été déçu. (SM)



Après six ans d'une enfance heureuse et choyée, la vie de Françoise Dubost-Luciani bascule en quelques secondes, à la mort de sa mère. Séparée de sa petite sœur, elle ne reverra plus jamais sa maison et son père sera mobilisé puis fait prisonnier peu de temps après. Élevée très sévèrement par sa grand-mère, mise dans une pension très stricte, elle va combattre sa solitude en créant des personnages dont certains deviendront les protagonistes des romans qu'elle commence à écrire dès l'âge de 12 ans.

Aujourd'hui elle coule des jours heureux dans sa ville natale enfin retrouvée...

Photo de Camera

